Document généré le 14 juil. 2025 07:27

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Clara Ness, L.E. Vollick, Claudine Ducasse

Josée Bonneville

Numéro 120, hiver 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37166ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2005). Compte rendu de [Clara Ness, L.E. Vollick, Claudine Ducasse]. *Lettres québécoises*, (120), 17–18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

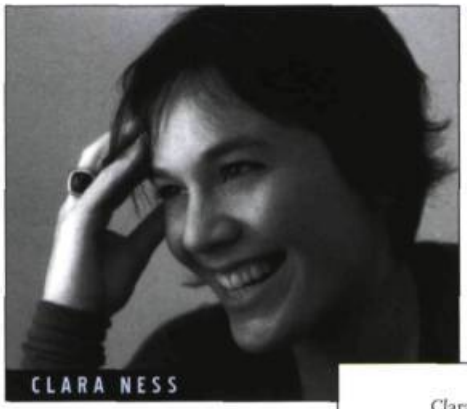
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Clara Ness, *Ainsi font-elles toutes*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2005, 126 p., 20 $.

A pour aérien

À 22 ans, Clara Ness signe un roman étonnant de maturité et de maîtrise.



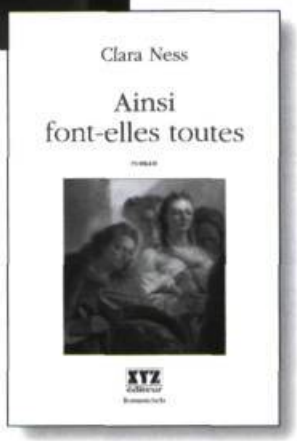
CLARA NESS

Ce premier roman de Clara Ness est empreint d'une légèreté fort réjouissante. Ses personnages ne semblent assujettis ni à la morale ni aux contingences affectives du commun des mortels. Ils multiplient les amours, partagent amants et maîtresses et ne connaissent ni jalousie, ni frustration, ni agressivité. *Ainsi font-elles toutes* est un roman aérien.

La narratrice vit à Montréal avec Paul, un musicien, et conserve des liens avec Luiz, un écrivain vivant à Paris avec qui elle a connu l'amour fou pendant dix ans. Elle se prend de désir pour Agnès A., une libraire qu'elle présente à Paul qui la désire à son tour. Elle les trompera avec François, un ami de Luiz, et aura une aventure avec Céline, rencontrée dans un bar. Tous ces chassés-croisés amoureux et libertins n'excluent cependant pas une certaine gravité. Mais s'il est question de « la misère des couples » (p. 40) et du « monde sale qui pue » (p. 41), c'est de façon intermittente, comme s'il ne fallait pas parler de la souffrance ou à tout le moins ne pas s'appesantir sur elle. Elle affleure pourtant ici et là. Dans les questions inquiètes de Paul (« Tu vas m'attendre ? ») et de Luiz (« Tu es toujours là ? »), par exemple. Dans cette exclamation de la narratrice : « Qu'il est étroit, notre vaisseau! Qu'elle est étroite, notre couche dans le malheur! » (p. 61) Mais la narratrice ne semble pas vouloir s'y arrêter. Quand elle pleure, elle s'empresse de cacher ses larmes. Quand Paul souffre, elle note la « beauté de sa douleur » (p. 81). Il ne s'agit pas d'insensibilité de sa part, encore moins de superficialité. De parti pris plutôt. Elle a choisi la liberté et le plaisir. Elle a aussi choisi la provocation. « Ce livre aurait pu s'intituler *De la désobéissance* ou *De la transgression* » (p. 124), écrit-elle à la fin du roman. Provocation dans le libertinage et dans des affirmations telles que : « [...] les femmes sont comme ça [...] Adultères, écervelées... Salopes... » (p. 82). Au dire d'Agnès, Sade est « étudié dans les chaires d'études féministes » (p. 39).

UN ROMAN LIBERTIN ET INTELLIGENT

Roman libertin, *Ainsi font-elles toutes ?* Oui, sans doute. Les femmes aiment la littérature libertine, affirme encore Agnès. Mais il est beaucoup plus que cela. C'est un roman intelligent qui sort des sentiers battus et multiplie les références culturelles, mais sans ostentation. L'érotisme n'y est jamais vulgaire. Il n'est pas pornographie, mais quête. Il se veut même mystique ainsi qu'en témoignent la référence à saint Augustin qui veut « jouir de Dieu » (p. 64) et l'illustration de la couverture qui présente *Le Christ et la femme adultère* de Tiepolo. Qui plus est, ce roman est magnifiquement écrit. L'écriture est ramassée, dense. En seulement une page ou deux, Clara Ness arrive souvent à raconter un épisode important de la vie d'un personnage. Elle avance par petites touches ; mots seuls et courtes phrases nominales servent souvent à décrire un personnage ou une scène. Elle a, de plus, le sens du rythme, et ces courtes phrases se mêlent harmonieusement à d'autres, plus longues. La musique rejoint ainsi l'écriture selon le vœu de la narratrice qui s'explique à la fin du roman : « La question n'est pas de choisir entre la musique et les livres, entre la docilité et la rébellion, entre la fidélité et le libertinage, mais d'imbriquer l'un dans l'autre ; la musique dans le roman, le roman dans la musique. » (p. 124)



Lindsay Erin Vollick, *Les originaux*, traduit de l'anglais par Pierre DesRuisseaux, Montréal, Triptyque, 2005, 242 p., 20 $.

A pour Apocalypse

L.E. Vollick dépeint un univers très cohérent dans son désespoir.

LINDSAY ERIN VOLLICK

Magpie Smith, la narratrice, perçoit la vie comme « une merde totale » où « tout n'est que mensonge » (p. 138). Comment pourrait-elle faire autrement quand son père l'a abandonnée, ainsi que sa mère et ses deux frères, alors qu'elle n'avait que quatre ou cinq ans et que sa mère, réduite à faire des ménages pour faire vivre sa famille, est devenue « une vraie loque » (p. 33) à 40 ans ? À l'adolescence, Magpie se lie d'amitié avec des jeunes issus de familles aussi dysfonctionnelles que la sienne, des ados dont les parents sont totalement incompétents : la mère de Spanky est partie sans laisser d'adresse, celle de Derek se prostitue, le père de PK l'a mis à la porte à 13 ans, celui de Zach le bat régulièrement et celui de Spanky refuse de le reprendre et même de lui parler quand celui-ci a pourtant un urgent besoin d'aide. Ces ados sont plus vrais que nature avec leurs surnoms, leur esprit de clan, leur recours aux drogues et à l'alcool, leurs questions existentielles, leur inquiétude face à l'avenir et leur refus d'« une vie censément normale. Se trouver un emploi, faire des bébés, vieillir » (p. 138). Certains personnages restent en tête longtemps après qu'on a fermé le livre : Peek, le « bollé » qui disserte sur tout et qui lit *La nausée*, Jessie qui dort dans son placard pour se sentir en sécurité ou Spanky qui trompe sa solitude en hébergeant, dans la manche de son manteau, une souris trouvée dans le métro. Ils sont vrais dans leur grandeur et leur générosité, tout autant que dans leur lâcheté et leur égocentrisme.

C'est d'ailleurs pourquoi Magpie, qui croit avoir créé des liens indissolubles avec eux et en reçoit souvent protection et réconfort, connaîtra aussi de douloureuses désillusions.

UN UNIVERS SOMBRE

Tout est sombre dans ce roman auquel L.E. Vollick confère une dimension plus sombre encore en le situant dans un monde menacé d'extinction, celui des années quatre-vingt. Vous souvenez-vous de Samantha Smith, cette États-unienne de onze ans qui avait écrit au président russe pour lui demander s'il comptait déclarer la guerre aux États-Unis? C'était en novembre 1982, pendant la guerre froide. En juillet 1983, elle s'était rendue en URSS, à l'invitation de celui-ci, et son voyage avait été grandement médiatisé. Dans le roman, Samantha devient l'idole et l'*alter ego* de Jessie et de Magpie qui craignent plus que tout une guerre nucléaire. De Jessie parce qu'elle a écrit la lettre que celle-ci rêvait d'écrire depuis longtemps. De Magpie parce qu'elle a le même patronyme qu'elle – Smith –, le même âge, les mêmes yeux bleus et les mêmes cheveux bruns. Quand Samantha Smith meurt dans un accident d'avion, en 1985, Magpie a l'impression de mourir avec elle. Ce crash d'avion représente pour elle la fin de l'espoir en un monde meilleur. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'elle s'achète, quelques années plus tard, un t-shirt sur lequel la photo d'un champignon atomique apparaît sous la légende : « A pour Apocalypse » (p. 186). Désespérant, vous dis-je. Mais très réussi dans l'expression de ce désespoir.

Claudine Ducasse, *Cloître d'octobre*, Ottawa, David, 2005, 128 p., 15 $.

B pour bons sentiments

Les bons sentiments ne font pas de la bonne littérature, c'est bien connu. *Cloître d'octobre* en regorge pourtant, comme si Claudine Ducasse avait méconnu cette maxime élémentaire.

CLAUDINE DUCASSE

Clarisse a été dépossédée de son enfance. Quand elle n'avait que neuf ans, son père, un routier, est mort dans un accident de la route. Elle a alors été obligée de s'occuper de sa petite sœur Odile, âgée de quatre ans, et de sa mère, trop névrosée et désemparée pour le faire elle-même. Plus tard, lorsque sa mère s'est remariée avec un « désaxé sexuel » (p. 72), elle a vécu des années très noires qui se sont terminées, quand elle avait seize ans, par un terrible drame que je m'en voudrais de vous révéler, puisque Claudine Ducasse a le mérite de ménager un suspense en ne le dévoilant que petit à petit. C'est d'ailleurs là la principale qualité de son roman qui débute lorsque Clarisse, trente ans après le drame, quitte le couvent où elle s'était réfugiée en devenant religieuse. Elle revient au village de son enfance, l'Anse-aux-Genièvres, et affronte enfin ses démons.

UNE HISTOIRE ÉDULCORÉE

Claudine Ducasse tenait une bonne histoire, mais elle l'a édulcorée. Ainsi, c'est presque par enchantement que Clarisse retrouve la quiétude, à la suite d'une conversation avec une vieille dame très sage qui lui assène de grandes (!) vérités dignes du premier livre de psycho-pop venu : « [...] les gens sans enfance sont inconfortables dans leur peau et grandissent avec le mal de vivre » (p. 76) ; « Ce n'est pas parce que l'on veut les oublier que les fêlures de l'âme s'effacent » (p. 79) ; « Derrière le plus grand psychopathe, n'y a-t-il pas eu un enfant malheureux » ? (p. 87), etc. Les personnages sont tout d'une pièce et manquent de nuances. Ainsi, Grand-mère Clovis et Dame Anna-Louise sont toutes deux de très bonnes dames... de très très bonnes dames. Ducasse ne laisse pas vivre ses personnages; elle les explique. « Je nourrissais ma rage, [...] » (p. 104), explique calmement Basile à Clarisse. De la rage, vraiment ? Cet ami d'enfance de Clarisse, censé avoir une « âme rebelle » (p. 93), apparaît plutôt docile et sage. Si certains passages sont réussis, d'autres sont maladroits. Le style se veut poétique, mais certaines métaphores sont lourdes ou trop convenues : « Le silence [...] avale l'écho de mes cris » (p. 30) ; « [...] c'est ici que leurs mauvaises expériences s'étaient heurtées aux barricades de la bonté, neutralisant la méchanceté tout aussi intrinsèque à l'être humain. » (p. 119) Ouf!